



André Durand présente

## “*Les fourberies de Scapin*” (1671)

comédie en trois actes et en prose de MOLIÈRE

pour laquelle on trouve un résumé

et un commentaire

**Bonne lecture !**

### Résumé

Acte I : Les deux pères reviennent de voyage quand on ne les attendait pas.

À Naples, le jeune Octave, bouleversé à la nouvelle que son père, Argante, est près de débarquer avec le seigneur Géronte dont il devra épouser la fille, dit son inquiétude à son valet Sylvestre (scène 1). La raison de ce désespoir tient au fait qu' Argante, à son départ, avait chargé Sylvestre de surveiller la conduite d'Octave, comme Géronte confiait à son valet Scapin son propre fils, Léandre. Or, en l'absence des deux pères, Léandre est tombé amoureux d'une «*Égyptienne*», c'est-à-dire une bohémienne, et Octave s'est marié avec une belle jeune fille dont les malheurs l'avaient ému (scène 2). L'ingénieux Scapin se charge de tout arranger (scène 3). Voici justement Argante : il appris le mariage de son fils et est résolu à le faire casser ; mais Scapin lui soutient que la tendresse paternelle s'opposera à une si cruelle décision (scène 4). D'un autre côté, les deux valets, pressés par le besoin d'argent, se mettent d'accord sur une machination efficace (scène 5).

Acte II : Scapin extorque de l'argent aux deux pères.

À Géronte qui le blâme d'avoir mal élevé Octave et d'être ainsi responsable de ses ennuis, Argante réplique que, selon certains dires de Scapin, Léandre se serait plus mal conduit encore (scène 1). Aussi Géronte accueille-t-il froidement son fils : devant son trouble, il devine qu'il y a en effet une

intrigue sous roche (scène 2). Le jeune homme s'imagine alors que Scapin l'a trahi et veut lui faire confesser sa faute : le valet, ne comprenant pas ce qu'on lui reproche, avoue trois tours qu'il a joués à Léandre, mais se excuse aisément de la trahison qu'on lui impute, n'ayant pas encore revu Géronte (scène 3). Coup de théâtre : Carle annonce à Léandre qu'il va perdre celle qu'il aime, Zerbinette, s'il ne l'achète sans délai à ses bohémiens. Scapin, vexé d'avoir été injustement soupçonné, fait d'abord des difficultés pour régler l'affaire ; il promet enfin d'extorquer aux pères l'argent dont les deux fils ont un égal besoin (scène 4). En premier lieu, Argante : Scapin lui expose qu'il aurait intérêt à rompre le mariage d'Octave sans recourir aux tribunaux, en versant une indemnité à certain brave de métier, un «spadassin», frère de la charmante Hyacinte (scène 5). Le père proteste contre l'énormité de la somme exigée, mais l'allure du terrible frère (c'est Sylvestre qui s'est déguisé en spadassin) le décide à confier deux cents pistoles à Scapin (scène 6). Au tour de Géronte : en lui racontant qu'Octave est captif sur la galère d'un Turc, Scapin lui arrache, non sans peine, cinq cents écus (scène 7). Le valet distribue son butin aux jeunes gens : en récompense, ils l'autorisent à se venger de Géronte qui, involontairement, l'a contraint à confesser ses tours pendables (scène 8).

Acte 3 : Tout s'arrange pour tout le monde.

Hyacinte et Zerbinette méditent sur leur triste situation, quand Scapin, malgré les prudents conseils de Sylvestre, leur annonce son intention de se venger de Géronte (scène 1). Il fait croire au vieillard que le frère de Zerbinette et ses amis, tous gens d'épée, le recherchent pour le tuer. Géronte, pris de panique, accepte de s'introduire dans un sac que l'excellent valet doit porter en lieu sûr : Scapin, déguisant sa voix, feint la rencontre de divers spadassins et bâtonne copieusement le sac, jusqu'au moment où le vieillard sort la tête et s'aperçoit qu'il est joué (scène 2). Moulé de coups, il entend, pour comble d'ironie, Zerbinette lui conter, dans un long éclat de rire, la bonne histoire du Turc et de sa galère (scène 3). Zerbinette comprend trop tard à qui elle vient de parler (scène 4). Après une brève scène où Sylvestre jure à Argante qu'il ne trempe en aucune façon dans les machinations de Scapin (scène 5), les deux pères comparent les tours que Scapin leur a joués à l'un et à l'autre (scène 6). La nourrice Nérine avoue à Géronte qu'elle a marié Hyacinte à Octave (scène 7). Celui-ci refuse d'épouser la fille de Géronte... mais reconnaît en elle, quand on la lui présente, celle-là même à qui il voulait rester fidèle : il est alors heureux de concilier son amour et l'obéissance filiale (scène 10). Tout aussi à propos, grâce à un bracelet donné par les bohémiens, Argante retrouve en Zerbinette sa fille volée à l'âge de quatre ans (scène 11). À ce moment, on apporte Scapin mourant, le front bandé : il a, dit-on, reçu sur la tête un marteau de tailleur de pierre. Argante et Géronte, comptant bien qu'il vit ses derniers instants, lui pardonnent ses fourberies... et d'un bond, Scapin, triomphant, ressuscite et s'invite au souper (scènes 12-13).

## Commentaire

On peut imaginer l'ambiance de cette comédie à l'italienne que Molière a écrite à la fin de sa vie alors qu'il voulait retourner à ses premières écritures, s'inspirer de nouveau des personnages et des canevas de la «commedia dell'arte».

Au pied du Vésuve éteint, dans une Naples de fantaisie, illuminée du brûlant soleil méditerranéen, les mâts des vaisseaux oscillent paresseusement au rythme des vagues languissantes, et des garçons attendent nonchalamment l'occasion de combiner une intrigue grosse en profits. L'un d'eux qui, étendu, se repose avec délices, soudain s'anime quand on lui offre une aventure à courir, des machinations à inventer, d'autant plus qu'il s'agit de porter secours à des jeunes gens qui s'aiment. Quel régal que de façonner une ruse sous les yeux d'un public ravi ! Scapin, valet des plus fourbes repris par le génie de l'aventure, est tenté par le désespoir d'Octave : l'enthousiasme le saisit, il ajoutera un tour encore à «cent tours d'adresse jolis», menant le plus étourdissant des jeux grâce à son génie de l'intrigue et à sa ruse qui sont inépuisables. De cette aventure merveilleuse (un naufrage, des bohémiens, une galère turque, des déguisements, des coups de bâton sur le sac où un père a bien voulu se laisser enfermer, des vieillards crédules et souvent grotesques, des fils peu soumis et pleins de flamme), Molière a su tirer un merveilleux parti dans cette comédie amusante,

endiablée, la plus étincelante de ses farces à l'italienne où il exploita, avec un bonheur scénique constant et une vive imagination verbale, ses habituels procédés (gestes comiques, coups de bâton, retournements inattendus, reconnaissances venues fort à propos, dialogues où se succèdent le désespoir, la fureur, l'attendrissement, l'ironie, etc.).

Les personnages ne sortent pas d'une réalité observée, ce sont des personnages de convention qu'une tradition a légués à Molière et qu'il a acceptés sans vergogne. Pour "*Les fourberies de Scapin*", comme pour ses autres pièces, il a fait des emprunts. Il s'est d'abord inspiré de "*Phormion*", comédie de Térence, poète latin du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère : à l'insu de son père, Démiphon, Antiphon a épousé une orpheline pauvre, et Phormion, qui vit aux dépens des riches, a imaginé un stratagème pour faire excuser ce mariage ; mais Démiphon découvre la supercherie quand, par bonheur, il reconnaît en la jeune femme la fille que son frère avait depuis longtemps perdue. Molière n'a retenu de cette pièce que l'intrigue d'un fourbe et la reconnaissance romanesque. À l'*Arioste*, (1474-1533), il a pris quelques détails. Au "*Pédant joué*" de Cyrano de Bergerac (1654), il a pris la scène de la galère. Mais c'est à son propre génie comique que nous devons d'être éblouis par l'étourdissant Scapin.

Et l'action ne montre que les habituels procédés de la comédie à l'italienne : invraisemblances, hasards, reconnaissances, etc., exploités avec un bonheur scénique constant et une imagination verbale étincelante. Une galère turque mouille, sans être inquiétée, en plein port de Naples, avec un jeune Turc d'excellente mine aimablement ravitaillé en fruits savoureux, en vin des meilleurs crus ; le malheur des temps et «*certaines raisons*» ont obligé le respectable Géronte à vivre sous le nom de Pandolphe : le vaisseau où s'embarque sa fille a sombré, dit-on, mais voici que la nourrice se présente... et la fille aussi qui, en un mois, a perdu sa mère et s'est pourvue d'un mari ; un spadassin passe avec ses amis, grands manieurs d'épée ; et des bohémiens, voleurs d'enfants, vendent une fille avec le bracelet qui permet de la reconnaître : comment, dans tout cela, distinguer l'imaginaire, le vraisemblable et le vrai ?

C'est une pièce où le jeu tient la première place. Scapin, le valet de tous les valets, qui, dans l'histoire du théâtre, a été l'un des premiers valets à dire haut et fort qu'il peut être autre chose que ce à quoi le limiterait sa classe sociale, n'a pas de contraintes, prend des risques énormes, parle tellement qu'il se met souvent les pieds dans les plats mais en s'en sortant toujours ; il aime jouer et s'amuse à se jouer des vieillards comme le spectateur s'amuse aux tours d'adresse, aux exercices de voltige du fourbe illusionniste, le rôle posant un défi physique.

On ne se demande pas si Géronte et Argante sont de ces pères qu'on rencontre dans la vie, s'il est malaisé d'admettre qu'ils se laissent prendre au piège, ni même s'il est naturel - et, à vrai dire, c'est le seul point conforme à la réalité - que de jeunes garçons n'attendent pas le retour de leurs pères pour céder à de tendres sentiments. Tout simplement, sans arrière-pensée, on assiste à un jeu qui rappelle les acrobaties des clowns, on admire l'adresse de Scapin, sa souplesse, la désinvolture avec laquelle il ressuscite en réclamant sa place «au bout de la table».

Molière aimait mettre en question l'autorité. À l'époque, il était énorme de prétendre sur une scène que des fils peuvent se marier sans le consentement de leur père. C'était suggérer que le peuple pouvait enfreindre l'autorité de son père, le roi. C'était inverser la structure sociale.

Mais, en fait, le tableau n'est ni politique ni moralisateur. Il ne faut pas prendre au sérieux les soucis des jeunes gens ou des vieillards. Scapin donne une telle impression d'aisance que les spectateurs eux-mêmes se sentent plus légers. Sans doute les machinations du fourbe seraient odieuses dans la vie réelle, sans doute l'autorité paternelle et le respect dû à l'âge sont malmenés : mais le rire nous emporte et nous sommes heureux d'avoir ri, dans ce port brûlé de soleil, du rire franc de plein air qui éclate en effet, par les ruelles de Naples, dans les gorges des garçons et des filles. Loin de cette amertume qu'inspirent d'autres comédies de Molière, nous applaudissons, en spectateurs sensés et bien portants, à la ruse qui se joue de la bêtise et de l'avarice.

Pourtant, la pièce, jouée le 24 mai 1671 devant le public parisien, fut médiocrement accueillie. On lui préféra "*Psyché*", un fastueux spectacle qu'il préparait pour la Cour, une comédie-ballet qu'il leur offrit le 24 juillet sur la scène du Palais-Royal avec ses décors impressionnants, ses costumes somptueux, ses acrobaties, ses danses, son orchestre. Il ne présenta jamais à la Cour "*Les fourberies de Scapin*"

qui, de son vivant, ne furent données que dix-huit fois à Paris. Boileau, pourtant un ami de Molière, considérant que, dans cette pièce, il s'était abaissé, manifesta son mécontentement :

*« Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe  
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope ! »*

Depuis, Scapin a pris sa revanche : il tient une bonne place au répertoire de la Comédie-Française et son personnage qui à lui seul remplit la scène, entre des décors ou sur un tréteau nu, fait les délices des troupes de province ou de Paris qui travaillent à renouveler l'art dramatique.

Au Québec, elle fut jouée pour la première fois en 1781 mais sans femmes, en supprimant carrément toutes les scènes qui demandent des comédiennes !

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)